L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 4 NOVEMBRE 1883. Entre les rue Bienville et Conti

FEUILLETON.

(Commencé le 26 août.)

AMOUR DE MARGUERITE

EPISODE DE LA GUERRE DU SUD CONTRE LE NORD

PAR

Madame S. de la Houssaye

(DES ATTAKAPAS)

Suite

...il, dit-elle, Pierre s'est coupé le ... on a besoin d'un autre homme ...faucher le foin. Il me semble que ... avez fait le gentilhomme assez ...ps et que vous devriez aller ...re la place de Pierre.

William regarda sa femme : une vive ...ur, la rougeur de la colère était ...e sur front de celle-ci, mais elle ne ...n.

...dis-je aller ? demanda-t-il.

...omme vous voudrez, répondit-elle, ...e rien à voir à cela.

...adame William Gray ! s'écria Lis... exaspéré, vous oubliez que votre ...est fermier et non gentilhomme, ...est obligé de gagner le pain que ...mangez et les souliers que vous por... d'ailleurs, quand un homme doit, ...rait penser à travailler pour payer ...tes. Votre mari doit cent piastres ...vant pas cent sous, entendez-vous ! ...vous crû par hasard, entrer dans ...mille de millionnaires et de prin...

...'un de ces jours répondit Marguerite ...e impassible plus marqué.

...figure enflammée de Lizzie devint ...rouge encore, elle fit un pas vers sa ...ssait toujours assise et brodant ...uillement. William la saisit par le ...

...lisonne ! s'écria-t-il d'une voix terri... ...as un seul mot de plus !

Marguerite regarda son mari avec ...ement ; il y avait dans ce regard ...y, une détermination, une force ...e qu'il avait jamais vues. Il lui ap... ...ous un nouvel aspect ; elle ...ait qu'il était prêt à la défendre ...e tout, même contre sa propre fa...

Malgré elle, elle ne put se défen... ...e mépris et se rapproche instinc...ent de lui.

...ela ! tout était fugitif dans ...âme frivole : tout y passait comme ...ne glace mobile, mais, rien ne s'y ...t. Et, si plus tard le souvenir de ...petite scène revint à la mémoire de ...ne femme, pour le moment, il s'en ...ressait à l'instant.

...n gré, mal gré, William fut forcé ...prendre la place de Pierre. Mar... ...te fut obligée de passer l'après... ...toute seule : elle s'enferma dans sa ...bre de fort mauvaise humeur.

...pendant, elle revint son mari : il arriva, ...ne sueur, le visage enflammé et en ...ches de chemise comme les autres ...oyes : elle entendit ces derniers l'ap... ...Bill et Billy et elle les vit lui taper ...ule avec de gros rires et une fa... ...tabilités grossières.

...Est-ce là mon mari ! se dit-elle et... ...pour un pareil être que j'ai tout as...

...lqu'un appela William du dehors. ...l y vas, répondit-il en se levant.

...tte faute grossière acheva de mettre ...bile à l'horreur de la jeune femme. ...mit ses deux mains sur ses oreilles, ...oulant point en entendre davantage ...sauva dans sa chambre. Là, assise ...de son lit, la tête enfoncée dans les ...ds, elle recommença la scène de ...ble et de cris à laquelle elle se li... ...si souvent depuis quelque temps.

...Oh ! grand-papa ! grand-papa ! criait-elle ...avec force ; pourquoi vous ai-je ...é ?..... Je voudrais être morte..... ...n bien possible que ce soit moi qui ...ssé ?..... Je voudrais être morte.....

William ne la voyant plus dans la cui... ...monta doucement pour la rejoindre ...sa chambre. Il se sentait heureux ...me il ne l'avait été depuis longtemps : cette journée de travail avait ...mis son cœur et son cerveau à l'aise ...e temps pour entendre les paroles ...bles que sa femme laissait exhaler ...ulsion de ses sanglots

...l entra doucement, poussa un profond ...pir et descendit sans dire une pa...

CHAPITRE XV

LA LETTRE DE GRAND PAPA.

...e mois de septembre traînait sa fin : un ...il brillant illuminait le ciel et l'air ...t embaumé par l'odeur du foin fraîche... ...ut coupé par le parfum des fleurs. Les ...ll fleurs, le chèvrefeuille et le jasmin ...de Virginie montaient, en festons ...ches sur les autres sur les colonnes ...ll. Les roses et les violettes fleuris... ...ent dans le jardin à côté des choux et ...carottes. Tout étranger, un peu sen... ...ental qui serait passé devant cette ...ison toute entourée de guirlandes ...rfumées, se serait écrié avec le poète : ...Oh ! cette humble chaumière est bien ...ra nement la demeure de la paix et du ...bheur !

...Mais ! les cœurs qui y étaient enfer... ...n'étaient pas aussi tranquilles, et l'or... ...ol qui les remplissait chassait toute ...rance de paix et de bonheur. Autre... ...on y entendait de joyeux éclats de ...e, on y voyait souvent réunie une jeu... ...se heureuse et gaie ; mais, depuis que ...William Gray avait eu l'honneur ...rd d'épouser une héritière, depuis qu'il ...ait devenu l'époux de Marguerite, la ...mière était silencieuse comme la ...mbe et le bruit des sanglots et des que... ...lles remplaçait celui des rires et des ...ants.

William avait repris sa vie d'autrefois ...travaillait comme n'avaient jamais tra... ...ll les esclaves de Mc Vane Hall. Il ...t levé, le matin, avant le jour, restait ...ux champs pendant toute la chaleur et ...ardeur du midi, et souvent, la lune, en ...ntrant, l'avait trouvé au travail. Sa ...mme le voyait rarement maintenant ; ...ulement aux heures des repas et le soir. ...ne la voyait pas ouvertement, mais il ...e recherchait plus sa société. A quoi ...bon ? il savait maintenant ce qu'elle pen... ...ait de lui. Il se tenait à l'écart, vêtu de ...es habits de travail et ne parlant à per...onne. Il avait mis de côté ces che... ...mises de toile fine, ses pantalons et ...s redingotes de drap noir. A quoi bon ? se ...répétait-il ; elle l'avait dit elle-même, ...ont elle ne serait jamais de lui un homme ...distingué et ne lui enseignerait pas ...es règles de la grammaire. Du jeune ...homme le plus heureux, le plus gai du ...village, Marguerite avait fait un homme ...grave, pensif, silencieux et malheureux ; ...j'allais ajouter sombre : mais le mot au...rait été mal choisi : William n'était ni ...sombre ni morose, il était seulement triste et silencieux. Il y avait du martyre dans ...cet homme. Il avait accepté son sort avec une patience et un courage dignes des hé... ...ros dont Marguerite parlait jadis. Et ce simple paysan, cet enfant de la nature était bien certainement un héros plus digne d'admiration que le fameux "Cor... ...saire qui n'avait qu'une vertu et avait "commis mille crimes."

Pauvre William ! il ne se plaignait jamais. Amour, passion, désespoir, il renfermait tout dans son âme ; et ses yeux se creusaient, son teint pâlissait, il maigrissait à vue d'œil et perdait peu-à-peu sa fantastique beauté.

Quant à Marguerite, la méchante petite fille, j'ai bien peur, lecteur, que vous n'ayez appris à la détester. Elle passait son temps à former des souhaits ridicules et impossibles : elle aurait voulu n'être jamais née, elle souhaitait la mort, regrettait de n'avoir pas épousé Jérome et aurait voulu surtout n'avoir jamais abandonné grand-papa.

L'indifférence apparente de son mari l'exaspérait et elle y répondait par une hauteur insolente. Elle se répétait à chaque instant qu'elle n'accepterait jamais de ce grossier fermier bon tout au plus à détacher les cordons de ses souliers, de cet homme sans savoir vivre, sans éducation qui, ignorant des premières règles de la grammaire, disait je vas au lieu de je vais, et ne se faisait pas honte de prononcer ce ce genre, d'un homme qui, avant de la connaître n'avait jamais entendu parler de lord Byron et qui préférait ouvertement Dickens à Thomas Moore.

Et cependant, je ne sais pas trop avec que Marguerite fut franche avec elle-même : une voix bien faible s'élevait parfois d'un petit coin du cœur de la jeune égoïste pour parler en faveur du pauvre William, mais l'orgueil répondait si haut et si fort qu'il faisait bientôt taire la petite voix.

Souvent, le soir, le mari de Marguerite s'amusait tard sur la galerie, appuyé à l'une des colonnes, dans une attitude triste et pensive qui désolait sa mère et aurait excité la pitié dans tous les cœurs.

Quand le bon ange de Marguerite murmurait à son oreille :

—Va près de lui... c'est ton mari après tout..... Il souffre..... va près de lui..... va le consoler.

L'orgueil répondait :

—N'y va pas Marguerite. Il n'aurait jamais dû t'épouser... Il avait plus d'expérience que toi et aurait dû prévoir tout ce qui est arrivé.

—Pourtant..... disait l'ange, il t'aime tant !

—Il est si commun, si mal élevé, il parle si fort, si mal, répondait l'orgueil.

Et Marguerite n'allait pas. L'orgueil endurcissait de plus en plus son cœur, et le gouffre qui s'était ouvert entre elle et son mari s'élargissait tous les jours davantage. Pendant toute une semaine, ils n'échangeaient pas quelquefois quatre paroles. Marguerite passait son temps à courir dans la campagne, à lire quand elle pouvait se procurer des livres ou à écrire toutes espèces de folies. Quelque fois, elle trouvait en bouquet ou des fruits sur sa table, quelquefois un nouveau roman, et alors devant ces témoignages muets de la tendresse de son mari, elle se sentait émue et repentante ; mais émotion et remords n'avaient que la durée de l'éclair.

Le jeune couple était l'objet des conversations de tout le village ; tout le monde s'en occupait, tout le monde plaignait William et jetait le blâme à pleines mains sur sa femme. Les jeunes gens qui avaient envié sa bonne fortune, commençaient à penser que ce n'était pas, après tout, une chose si désirable que d'enlever une héritière. Les femmes prétendaient que Marguerite se donnait des airs d'impératrice et les regardait du haut de sa grandeur comme si, disaient-elles, elle était faite d'un métal précieux.

—Après tout, ajoutaient-elles, elle n'est, comme nous, que la femme d'un fermier. A quoi lui sert de savoir jouer du piano, de peindre, de parler français, puisqu'elle n'a pas de piano et que personne, autour d'elle, ne comprend le français ? Patience ! ses robes de soie s'usseront, et il faudra bien, bon gré, mal gré, les remplacer par l'indienne et le linsey.

Les bonnes voisines attendaient ce moment avec un malin plaisir.

Quant à madame Gray et à Lizzie, il nous est difficile de comprendre comment elles pouvaient endurer la vie que leur faisait Marguerite.

Aucune lettre de la Virginie n'arrivait. L'état nerveux de notre héroïne s'augmentait du silence de ses amis. Tous les jours, elle courait à la poste, malgré la chaleur et la poussière, et en revenait malade de désappointement. Nous savons tous combien il est pénible, vexant d'attendre une lettre qui ne vient pas.

Quand octobre arriva, la pauvre Marguerite avait perdu tout espoir. Son orgueil avait été trop grand, elle le comprenait et se répétait que grand-papa ne lui pardonnerait jamais, ne lui écrirait plus jamais. Et il lui faudra vivre et mourir dans cette misérable chaumière sans espoir de jeter un autre regard au monde brillant qu'elle avait abandonné dans un moment de folie.

Il avait fait mauvais temps toute la journée et il lui avait été impossible d'aller à la poste. L'heure de l'ouverture de la malle était arrivée et l'impatience et l'ennui avaient été de la jeune femme s'augmentant de l'impossibilité où elle était de sortir. Pis-vivait-il des hallebardes, il fallait y envoyer quelqu'un. Elle s'avança jusqu'au haut de l'escalier et appela :

—Madame Gray !

Elle s'adressait toujours à sa belle-mère car Lizzie faisait la sourde oreille ou, le plus souvent, l'envoyait promener sans cérémonie lorsqu'elle lui ordonnait une chose ou une autre. Madame Gray était en ce moment dans la cour, tachant de faire entrer au poulailler quelques poulets entêtés qui ne craignaient point l'orage. Avec sa patience habituelle, elle entra, et montant quelques marches de l'escalier qui conduisait à la chambre de sa belle-fille, elle lui demanda :

—Que voulez-vous, Marguerite ?

—Oh ! est William ? est-il entré ?

—Mais certainement..... il ne pouvait rester dehors avec un pareil temps, il est dans la cuisine.

—Dites-lui de monter, que j'ai besoin de lui.

William avait entendu, il quitta son siège et monta.

—Je veux que vous alliez immédiatement à la poste, dit Marguerite sans un seul mot d'excuse ou de prière ; le temps est trop mauvais pour me permettre de sortir. Allez : je sais sure que je dois avoir une lettre :

William descendit sans dire une parole et reparut dans la cuisine pour y prendre son pardessus et son chapeau.

Lizzie qui savait la vaisselle s'arrêta pour le regarder faire.

—Où vas tu Bill ? demanda-t-elle.

—A la poste.

Dans un pareil temps ! ah ! tu es bien meilleur que moi. Si cette qui t'envoie, maintenant qu'elle est devant la voix affirme entendue de Marguerite, a tant d'envie de recevoir des lettres, eh bien qu'elle aille les chercher elle-même ; elle n'est faite ni de sel ni de sucre.

William était parti sans l'écouter.

—Ah ! s'écria Lizzie, en remontant le poing à l'escalier, cette femme mériterait.....

—Taisez-vous Lizzie ! dit madame Gray.

Ces mots revenaient bien souvent aux lèvres de la pauvre femme ; mais, en ce moment où elle voyait son fils s'éloigner par une pluie battante, au milieu d'une bonne qui lui venait à la cheville, elle poussa un profond soupir et, malgré sa fortitude chrétienne, du fond de son cœur de mère, une sourde malédiction s'élança vers celle qui avait brisé la vie de son enfant et qui faisait de cette vie un enfer continuel.

Quant à madame Marguerite, elle attendait son mari avec sa patience accoutumée, parcourant la chambre de long en large, frappant du pied, mettant la tête à la fenêtre et la retirant bien vite, et pendant tous ces hauts de corps, laissant échapper des exclamations d'impatience et de colère contre celui qui la servait avec la soumission et la docilité d'un chien :

—Comme il est lent ! s'écriait-elle d'une voix destinée à être entendue dans la cuisine, il s'est probablement arrêté au cabaret.

A ces mots, Lizzie fit un bond de colère, sa mère la retint par le bras, mais une grosse larme descendit lentement sur la joue pâle de la veuve. Au cabaret ! son William ! son fils ! qui bien certainement n'y a jamais mis le pied. Ah ! quand donc ce démon arrêtera-t-il ses accusations injurieuses ?

Et la voix vibrante de colère se fit entendre de nouveau du haut de l'escalier.

—Que peut-il faire si longtemps ? Ah ! si je le tenais !

Enfin les pas de William se firent entendre ; il ouvrit la porte de la cuisine et Marguerite s'élança à sa rencontre, escaladant deux marches à la fois dans son impatience..... Elle ne voulut point voir comme il était mouillé, comme il avait l'air fatigué, elle lui sria avant même de descendre :

—Avez vous une lettre pour moi ?

—Oui, répondit-il, en tirant de sa poche une enveloppe longue et mince comme celles dont grand-papa avait coutume de se servir ; elle la lui arracha des mains sans le remercier, sans même la regarder, jeta un cri de joie et remonta en courant à sa chambre. Elle avait reconnu l'écriture de son grand-père.

Avant de l'ouvrir, elle couvrit le papier de baisers et, dans une sorte de délire, riant, pleurant à la fois, elle déchira l'enveloppe et dévora le contenu de la lettre. Voici ce qu'écrivait grand-papa :

"Ma chère fille : car, jamais, sachez-le bien, tu ne m'as été aussi chère qu'en ce moment où j'ai encore le cœur brisé de tout le mal que tu m'as fait. Je l'aurais écrit plus tôt, mais j'ai cru qu'il était plus convenable de ne pas le faire. Je ne parlerai point du coup que j'ai reçu ni des souffrances que j'ai endurées ; tu sais combien je t'aime et ta dois comprendre tout cela. Ma santé est toujours mauvaise et je ne puis me réconcilier avec ton absence. Et cependant, ma fille chérie, je ne te reverrai que lorsque tu reviendras à moi de ton propre accord et après avoir rempu les liens honteux qui t'enchaînent.

"Je suis certain, ma pauvre enfant, que l'infatuation qui t'a entraînée à ce malheureux mariage n'existe plus aujourd'hui. Je suis bien sûr que tu regrettes ce que tu as fait autant quoique le regrettons tous. Si je ne me trompe pas, si tu partages mon désir, il n'est pas trop tard, tu peux encore être heureuse.....

"Quitte cet homme, ce vilain, bas et mercenaire qui a profité de ton innocence "pour l'entraîner dans un abîme de misère et de bassesse. Quitte-le et reviens "près de ton grand-père ; mes bras sont "ouverts pour te recevoir et, jamais, tu "n'entendras le moindre mot de reproche sorti de mes lèvres. La loi peut te "rendre ta liberté, nous invoquerons la "loi. Reviens, Marguerite ! reviens ma "fille ! Le bonheur d'autrefois peut encore renaître pour nous.

"Je vais terminer ma lettre et te répéter que je ne te reverrai jamais tant que "tu resteras avec ce William Gray. Mais, "le jour où tu l'abandonneras pour revenir près de moi, sera, souviens-t'en "bien ! le plus heureux jour de ma vie.

"Oh ! ma Marguerite ! mon cœur est si "plein que je vais m'arrêter. Reviens, "ma bien-aimée ! je suis si misérable, si "désolé sans toi."

CHAPITRE XVI

LE COUSIN JÉROME

Marguerite, nous le savons, pleurait facilement, elle pleura pendant au moins deux heures sur la lettre de grand-papa. Mais, malgré tout, cette lettre lui portait une espérance et une consolation indicibles. Peu à peu, ses larmes se sèchèrent, ses grands yeux gris s'ouvrirent pour parcourir une fois encore son bien passé et pour caresser les images séduisantes que lui offrait l'avenir. Elle retrouvait dans sa pensée sa chère et vieille Virginie et surtout Mc Vane Hall où grand-papa l'attendait. Elle n'avait qu'à dire un mot et, tout ce qu'elle avait abandonné pouvait lui être rendu. Elle était bien convaincue que l'homme qui l'avait épousée ne s'opposerait pas à son départ et qu'il supporterait son absence comme il avait supporté le reste. Et, même qu'il s'y opposerait, que lui importait ? Que pourrait-il faire contre les Mc Vane ?

Pauvre petite ignorante Marguerite ! elle avait des idées fort vagues sur l'autorité conjugale, elle n'y avait, bien certainement, jamais pensé sérieusement ; il lui semblait qu'il devait être aussi facile de rompre le lien qui l'enchaînait à William Gray que de retirer de son doigt l'alliance qu'il y avait mise. Il aurait ouvert ses yeux bien grands si on lui avait dit, qu'en abandonnant son mari, elle se rendait coupable d'une bien méchante action, et que, de plus, il avait le droit de la faire arrêter partout où elle irait et la ramener chez lui. Elle était bien folle et bien ignorante, la pauvre enfant ! elle voguait sur l'océan de la vie au gré de son caprice, sans boussole et sans gouvernail.

Elle se redisait avec quelle ivresse elle serait reçue à l'habitation ! elle se sentait pressée dans les bras de grand-papa, elle retrouvait autour d'elle tous les visages amis qui l'accueillaient en souriant de bonheur. Elle entendait les cris de joie de ses négrillons favorits, accueillant la jeune mâtin. Oh ! oui ! tout pouvait s'arranger, tout pouvait encore être heureux et brillant comme autrefois.

Mais Marguerite, pourquoi ce soupir ? pourquoi ce regard de regret que vous attachez sur l'anneau de mariage que William vous a mis au doigt ? Ce premier amour, si fort, si puissant, que vous avez refoulé au fond de votre cœur, chercherait-il à s'éveiller ?

Elle restait la pensive et recueillie, la lettre de grand-papa tout ouverte sur ses genoux ; et, pendant qu'elle tournait et retournait le cercle d'or autour de son doigt, elle sentait s'effacer de son âme le panorama séduisant qui l'avait charmée un moment auparavant et elle retrouvait à sa place l'image victorieuse du jeune fermier.

—Non, je ne partirai pas..... je ne puis pas partir, dit-elle, en étouffant un soupir.

Si William était monté en cet instant, s'il avait pu vaincre la fierté qui l'éloignait de celle qu'il aforait mais dont il ne croyait point être aimé, s'il avait pu lui dire Marguerite, avec son impétuosité habituelle lui aurait sauté au cou en disant, quitte à s'en repentir le lendemain :

—Tu n'es plus chez mille fois que tous les biens de la terre.

Mais William fut retenu en bas plus tard que d'habitude. Quand il entra dans la chambre, il trouva sa femme qu'il croyait couchée, assise près de la table et tenant à la main la lettre de grand-papa qu'elle venait de relire pour la dixième fois.

—William ! dit-elle en voyant entrer son mari.

Il s'approcha d'elle sans répondre et, appuyant une de ses mains sur le bord de la table, attendit ce qu'elle avait à lui dire.

"N'avez-vous pas envie de savoir ce que m'écrit grand-papa ? demanda-t-elle.

—Mais..... pas particulièrement, répondit-il.

Le jeune homme sentait, d'instinct, que monsieur Mc Vane ne pouvait parler de lui d'une manière bien amicale.

—I' veut que je retourne près de lui, répéta-t-elle.

Et, tout en parlant, elle attachait sur son mari deux yeux pleins de douceur. Elle avait tout donné pour découvrir le pensée cachée sous cet extérieur froid et indifférent

William ne dit pas une parole, ne changea point de position. Ceci ne faisait point le compte de madame Marguerite. Elle voulait bien rester avec lui on lui commencer avec elle, mais, apparavant, elle voulait le torturer et briser la glace dont il entourait son cœur. Elle s'attendait, lors qu'elle allait lui annoncer son départ, à lui voir faire de grandes démonstrations de désespoir, et il restait là, devant elle, aussi calme et aussi tranquille que si elle lui avait parlé du beau ou du mauvais temps. Il y avait de quoi exaspérer une nature plus patiente que celle de notre Marguerite.

—Ne m'avez vous pas entendue, William, répéta-t-elle avec une nuance d'impatience. Grand-papa veut que je retourne à Mc Vane Hall.

—Vous ferez à ce sujet, ce qu'il vous plaira, Marguerite, répondit-il avec le même sangfroid.

—Ce qui signifie, s'écria-t-elle, les notes de sa voix montant de plus en plus, ce qui signifie, je suppose, que vous vous occupez fort peu de ce que je ferai.

Et un éclair de colère fit passer au noir les yeux gris de la jeune femme ; c'était un signe que l'orage était sur le point d'éclater.

—Ce que je pense est de fort peu d'importance, reprit William du même ton calme et triste. Vous êtes votre maîtresse, Marguerite, et vous avez le droit d'agir comme bon vous semblera.

Ils n'échangèrent aucune autre parole ce soir là. William, fatigué de corps et d'âme se coucha et parut bientôt plongé dans un profond sommeil. Quant à Marguerite, elle prépara tout ce qu'il fallait pour écrire, et jetant un regard demi provoqué, demi tendre au lit, elle dit à demi voix :

—J'ai bonne envie de te prendre au mot et d'écrire à grand-papa de venir me chercher.

Pourtant, elle ne le fit pas. Elle commença une longue lettre très passionnée, pleine d'adjectifs et d'adverbes bien ronflants, de points d'exclamation et surtout d'un nombre infini de fautes d'ortographe. Elle priait grand-papa de lui accorder un peu de temps pour réfléchir.

Le lendemain, elle aperçut à peine William et se garda bien de lui dire ce qu'elle avait écrit à son grand-père. Les tortures du jeune homme s'augmentèrent de cette ignorance. Lorsque Marguerite descendit pour dîner, elle trouva dans la cuisine Charley Byrn et sa sœur May qui étaient venus pour passer la journée à la ferme. Madame William Gray avait une antipathie toute particulière pour May Byrn qui était une fort jolie personne. Lizzie s'était plue, avec un malin plaisir, à faire à sa belle-sœur le récit de ce qu'elle appelait les amours de William et de May. Certes, ce récit était plein d'exagération et William n'avait éprouvé qu'une simple préférence pour sa jolie voisine.

Mais, quoiqu'il en fut, Marguerite ne pouvait supporter May Byrn. N'était-ce pas, après tout, un petit grain de jalousie qui s'était glissé dans ce cœur trop fier pour l'avouer ?

La cuisine était d'une propreté charmante. Grâce à Lizzie, tout avait été frotté et relusant sur les étagères, de gros bouquets de fleurs se voyaient sur la cheminée et sur les tables, et des branches vertes formaient une draperie naturelle à toutes les fenêtres. Un bon feu brillait dans le foyer et les gais visages des jeunes invités, celui de Lizzie, donnaient une expression de joie et de gaîté à tout ce qui les entourait. Certes, toute autre personne que Marguerite aurait préféré cette compagnie à la chambre solitaire où la jeune femme s'enfermait des journées entières. Elle se contenta de saluer May et son frère d'une inclination de tête, mangea du bout des dents, ne se mêla en rien à la conversation et remonta à sa chambre avant la fin du dîner.

Ce était aux derniers jours de novembre. Marguerite continuait toujours la même vie, torturant tous ceux qui l'entouraient et par douce tous le malheureux qui l'avait épousée dans un moment de folie. Pas un jour ne se passait sans que quelque scène n'eut lieu dans la maison. Parfois c'était Lizzie qui, par ses réponses ou ses observations hardies, attirait sur elle la colère de sa belle-sœur. Quelquefois, madame Gray essayait timidement un conseil qui était reçu de manière à fermer pour longtemps les lèvres de la pauvre mère. Mais le plus souvent, le plus misérable au milieu de cet enfer était toujours William.

Il supportait avec un calme stoïque les reproches continuels, les colères furieuses de sa jeune femme. Autrefois, il y opposait une caresse et un tendresse inépuisable, mais aujourd'hui il se contentait de tout écouter en silence et avec la plus grande froideur.

Par une triste après-dînée de novembre, Marguerite, malgré le froid, était sortie et se promenait autour de la ferme n'osant s'aventurer trop loin à cause de la neige qui commençait à tomber ; elle, toujours si particulière lorsqu'il s'agissait de sa toilette, la négligeait terriblement aujourd'hui.

—D'abord, se disait-elle, pour qui s'habiller ?

Et ensuite, grand-papa avait refusé d'envoyer les malles de la petite-fille et celle-ci n'avait pour toute garde-robe que ce qu'elle avait acheté à New-York. Plus de chargement de robe pour dîner, pour sortir ; Marguerite portait bien souvent le même habillement pendant toute une semaine. Ce soir là, elle était décemment vêtue d'une robe d'alpaca noir, la même qu'elle avait sur elle lorsqu'elle s'était sauvée de l'habitation ; elle était enveloppée d'un vieux châle gris appartenant à madame Gray et qu'elle avait décroché en passant dans la cuisine ; ses cheveux mal peignés étaient recouverts d'un chapeau Gypsy en paille noir au-dessus duquel elle avait passé un foulard rouge pour mieux le retenir. Et à ce costume ajoutons une paire de magnifiques diamants aux oreilles et des bagues à tous les doigts. Elle restait debout près de la barrière qui entourait la petite cour où étaient enfermées les vaches laitières et elle ne se lassait sans la voir la jeune fille qui traait les vaches l'une après l'autre dans une grande mare de verbiane. Le soleil se montre de son rose et de son chapeau, faisait ressortir mille nuances de changements que les trois mois qui venaient de s'écouler avaient portée dans les traits délicats de la jeune femme. Son charmant visage était pâle et amaigri, une expression morne et triste avait remplacé l'expression de gaîté et d'espièglerie habituelle autrefois à son grande yeux gris. Mais, malgré tous des changements, elle était toujours belle d'une beauté adorable rehaussée encore par le sombre paysage qui l'entourait.

Tout à-coup, l'attention de Marguerite fut attirée par l'approche d'un homme qui marchait à grande pas sur la route.

—Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en portant la main à son cœur, cette taille..... cette marche.....

Il s'avançait toujours : le cœur de la jeune femme battait à lui rompre la poitrine..... Au bout de deux minutes, il était debout devant elle et lui présentait ses deux mains à la fois.

—Marguerite !

—Jérome !

Et pâle, à demi-évanouie, elle fut obligée de s'appuyer à la barrière pour ne pas tomber.

(*A continuer.*)

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1883

L'Athénée, réuni en séance spéciale, le 29 juin, a adopté les dispositions suivantes pour le concours de 1883 :

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe ; les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 1er juillet 1883, jusqu'au 15 février 1884 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 16 février ; il seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier doublier régié, et seulement sur le recto et feuillets numérotés ; ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera rem a sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenables

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. Du réunira, pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les deux médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille ne pourra plus concourir jusqu'à quatre ans d'ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes :

MME DE STAEL : SA VIE, SES OUVRAGES.

Pour les hommes :

PROGRÈS ET MISÈRE.

Les manuscrits seront adressés gai secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER
P. O. Box 3246.

THE NEW-ORLEANS BEE.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st September, 1827, nearly 56 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three month $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning:

Per annum, $3; six months, $1.50; five months, $1; three months, 75 cents.

Address: Editors "N. O. Bee."

Compagnie d'Assurances

LIVERPOOL

and LONDON

and GLOBE,

Bureaux: coin des rues Carondelet et Gravier.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS.

J. F. SCHRODER, président.
HENTON BUCK-ER, FERRY HUGHET
RODOLPH WOERTS.

Cette Compagnie a été fondée en 1836 ; a établi son succursale aux Etats-Unis en 1851, et est actuellement la plus grande Compagnie d'Assurances contre l'incendie du monde.

Actif de la succursale aux Etats-Unis, 30 juin 1882, cet comme suit :

Actif.....$4,407,906 24
Passif.....2,670,383 44
Surplus.....$1,737,416 75

Des risques contre l'incendie sont respectueusement sollicités. Le passif de directeurs ces présentant sollicite à assurer et à payer toutes les pertes en cette ville, nommé dans le nouveau plan sur un pied d'égalité avec les meilleures Compagnies locales indépendantes en vertu des lois d'Etat.

HENRY V. OGDEN, secrétaire-résident.
JULES F. ROUX, assistant secrétaire résident
OLIVER FOY LOW, général-assistant secrétaire résident.

Nouvelle-Orléans, 3 novembre 1883.

ASSURANCES.

Etat Annuel de la Compagnie d'Assurances de la Mlle-Orléans

Pour l'année expirant le 31 décembre 1882.

Primes sur les incendies.....$519,580 40
Primes maritimes.... 126,501 62
Primes de rivières. 35,765 19—$681,846 21
Dépenses acquises en 1881..... 27,982 10
Total des primes.....$709,828 13
A déduire—
Primes non acquises.....$361,117 02
Primes remboursées 54,522 99
Réassurances..... 99,601 62— 515,441 63
Primes nettes acquises.....$194,427 42
A ajouter—
Intérêt sur loyer et emprunts..... 45,026 18
$239,473 60
A déduire—
Pertes de feu.....$138,796 62
Pertes maritimes.... 45,962 10
Pertes de rivières.. 19,127 64
Total des pertes...$203,886 36
Dépenses générales, commissions, réassurances, etc. 174,525 22— 438,324 61
Profits nets..... 833,089 9
Ajouter—
Montant en crédit de profits et pertes..... $145,255 10
Moins dividende de juillet 1882..... 25,000 00— 120,255 10
Surplus.....$153,344 00
A déduire—
Réclamations fixées, non fixées et non acquittées..... 46,410 26
Surplus net, 31 décembre 1882.....$106,933 83
Situation le 31 décembre 1882 :

VALEURS AU PRIX DU MARCHE.

Argent dans les banques..... $90,104 79
200 bons des Etats-Unis, 4 pour cent.) 229,000 00
50 bons Levee Board Cotton Press..... 26,250 00
2 bons de New Orleans Pacific Railway..... 1,790 00
10 bons de la Louisiane Ice Manufacturing Company... 10,000 00
50 bons de New Orleans Water Works..... 27,000 00
40 bons de New Orleans City Railroad..... 27,500 0
1 bon du Bataillon Washington Artillerie..... 500
15 actions de New Orleans City Railroad..... 1,290 00
5 actions de la State National Bank..... 595 00
35 actions de l'Importers' Bonded Warehouse Co..... 1,260 00
120 actions de la Valette Dry Dock Company..... 3,000 00
1 action du New Louisiana Jockey Club..... 750 0
Propriété foncière en ville..... 132,940 00
Billets, 1re hypothèque..... 115,027 66
Prêts sur demande. 67,900 00
Billets garantis par nantissement..... 0 00
Billets à recevoir en règlement de primes..... 13,476 63
Primes en cours de collection..... 62,761 87
Dû par agents et en cours de transmission..... 10,645 27
Comptes courants.. 716 26
Dû par compagnies d'assurances pour pertes réassurées et déterminées.... 17,601 14—$875,588 62
PASSIF.
Actif capital.....$500,000 00
Réserve pour primes non acquises. 361,117 02
Réserve pour réclamations non déterminées..... 46,410 26
Dividende non réclamé..... 4,215 50
Dû à la Factorage and Trustees Insurance Company..... 11,400 29
Dû à d'autres compagnies pour réassurances..... 5,511 72
Excédant net comme ci-dessus..... 106,933 83—$875,588 62

Etat et sommaire de la Compagnie d'Assurances contre le feu, sous le nom de "Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans", pour l'année finissant le 31 décembre 1882.

Primes reçues durant l'année expirant le 31 mai 1883, les primes non-échues de l'année précédente y comprises :
Risques de feu.....$948,848 79
Risques sur les mers..... 22,022 76
Risques sur les rivières..... 23,913 63
Total des primes.....$993,784 18
Moins les primes non-échues..... 75,381 06
Primes nettes, échues le 31 mai 1883.....$918,403 12
Pertes payées—
Sur risques de feu.....$56,127 62
Sur risques maritimes. 13,901 25
Sur risques de rivières. 4,196 50
Taxes et dépenses moins l'intérêt..... 36,164 16
Réassurances et primes remboursées.... 16,106 26
$116,495 79
Profit.....$802,014 33
La Compagnie possède l'actif suivant :
Immeubles..... 244,930 53
Actions de banques, chemins de fer et autres actions..... 61,333 76
Billets garantis par hypothèque et nantissement..... 148,320 00
Billets à recevoir..... 61,096 56
Primes en voie de collection..... 36,450 06
Actions de Valleton Dry Dock Co. 11,963 50
Actions du New Orleans Waterworks Co..... 19,600 00
Bons Consolidés de la Louisiane..... 15,436 25
Mandats sur la ville (City Times) 2,000 00
Jugement sur billets hypothécaires 4,236 00
Argent en caisse..... 32,579 63
$893,337 49

L'exposé ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.

F. FOURCHY, Président.
G. W. HOYT, Secrétaire.

ETATS DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle-Orléans.

Signé et assermenté devant moi en 11me jour de juin 1883.

JAMES FARRY, notaire.

A une réunion du Conseil de Direction, tenue ce 11me jour de juin 1883, il a été résolu de déclarer, en plus des dividendes d'intérêt de DIX pour cent déjà payés aux actionnaires, un autre dividende de VINGT-CINQ POUR CENT, sur les primes netes participantes acquises durant l'année expirée le 31 mai 1883, payable le trois-jiémes LUNDI du mois de juillet prochain.

DIRECTEURS.

P. MASPERO, JNO. B. LALLANDE,
M. W. SMITH, J. J. FERNANDEZ,
D. FATJO, P